

vin Maître n'a contredit aucun des dogmes révélés dès le commencement; au contraire, il les a étendus, expliqués, confirmés; il n'a révoqué aucune des lois morales prescrites à Adam, à Noé, et renfermées dans le Décalogue de Moïse, mais il les a développées, il en a montré le vrai sens et les conséquences, il en a rendu la pratique plus sûre par des conseils de perfection. Au culte matériel et grossier qui convenait aux premiers âges du monde, il a substitué l'adoration en esprit et en vérité, un culte simple, mais majestueux, praticable et utile dans toutes les contrées de l'univers. Cette dernière époque de la révélation est appelée par les apôtres, « les derniers jours, la plénitude des temps, » la consommation des siècles, » parce que c'est le dernier état des choses qui doit durer jusqu'à la fin du monde.

« Ce n'est pas connaître le Christianisme, que de l'envisager comme une religion nouvelle, isolée, qui ne tient à rien, qui n'a ni titres ni ancêtres. Le Christianisme est le couronnement d'un édifice commencé à la création, et qui s'est avancé avec les siècles; le complément d'un plan constamment suivi par la providence divine, d'un dessein à l'exécution duquel Dieu a fait servir toutes les révolutions de l'univers : ce plan divin embrasse toute la durée des siècles.

« Un signe non équivoque de l'opération divine, est la constance et l'uniformité; ce caractère brille dans la nature, il n'éclate pas moins dans la religion. Dieu n'a point enseigné aux hommes dans un temps le contraire de ce qu'il leur avait dit dans un autre; mais à certaines époques il leur a révélé des vérités dont il ne les avait pas encore instruits auparavant. La croyance des patriarches n'a point été changée par les leçons de Moïse; le symbole des chrétiens, quoique plus étendu, n'est point opposé à celui des hébreux. Le code de morale donné à Moïse se retrouve dans le Décalogue; celui-ci a été renouvelé, expliqué et confirmé par Jésus-Christ.

« Où est l'erreur religieuse ou philosophique qui jouisse, dès sa naissance, d'une perfection immuable comme en jouit la religion révélée de Dieu? où est l'homme capable de lui donner une telle perfection? Et lorsqu'un imposteur arabe, Mahomet, voulut pu-

blier une quatrième révélation, se placer sur la même ligne que Moïse et Jésus-Christ, quelle liaison a-t-il mise entre cette prétendue révélation et les trois précédentes? à peine les connaissait-il, et il était trop ignorant pour en saisir l'ensemble. Le Mahométisme ne tient à rien; il est même positivement opposé à plusieurs des vérités que Dieu a révélées : or Dieu ne s'est jamais contredit. Le Mahométisme est une religion purement nationale, analogue au climat, aux mœurs et au génie des arabes. L'auteur était, comme ses compatriotes, ignorant, naïf, rusé, fourbe, voluptueux, violent, avide de brigandage et de rapines : il a donné à sa doctrine l'empreinte de son caractère.

« Si nous remontons plus haut, nous retrouvons le même défaut dans la religion de Zoroastre. Il ignorait ou il a méconnu ce que Dieu avait révélé aux patriarches et aux israélites, et il l'a contredit dans les points les plus essentiels : tels que l'unité de Dieu et sa providence, l'origine de l'âme, la source du mal, etc., etc.

« Mais pour confondre toutes les religions prétendues révélées, il nous suffira de démontrer les caractères essentiels à une religion révélée, et de prouver que le Christianisme seul possède ces caractères sacrés; d'où nous tirerons cette conséquence forcée, que toutes les autres religions sont des inventions purement humaines, parce que l'unité de Dieu entraîne nécessairement l'unité de religion.

8^e QUESTION.

Caractères essentiels à une religion révélée : le Christianisme possède-t-il ces caractères?

Oui, Seigneur, si par impossible ma foi était une erreur, ce serait vous qui m'auriez trompé, en permettant que le Christianisme fût marqué à des caractères où je reconnais l'empreinte de votre main toute-puissante.

RICHARD DE SAINT-VICTOR.

« Dieu n'a pu imposer à l'homme une religion, qui n'aurait pas joui d'une manière ineffaçable de tous les caractères de la divi-

« nité. Un célèbre calviniste devenu déiste en convient, et trace lui-même les principaux caractères essentiels à une religion révélée. « Lorsque Dieu, dit Jean-Jacques Rousseau, donne aux hommes une révélation que tous sont obligés de croire, il faut qu'il l'établisse sur des preuves bonnes pour tous, et qui par conséquent soient aussi diverses que les manières de voir de ceux qui doivent les adopter. Sur ce raisonnement, qui me paraît juste et simple, on a trouvé que Dieu avait donné à la mission de ses envoyés divers caractères qui rendaient cette mission reconnaissable à tous les hommes, petits et grands, sages et sots, savants et ignorants.

« Le premier, le plus important, le plus certain de ces caractères se tire de la nature de la doctrine, c'est-à-dire de son utilité, de sa beauté, de sa sainteté, de sa vérité, de sa profondeur et de toutes les autres qualités qui peuvent annoncer aux hommes les instructions de la suprême sagesse et les préceptes de la suprême bonté. Ce caractère est le plus sûr, le plus infallible; il porte en lui-même une preuve qui dispense de toute autre: mais, il est le moins facile à constater; il exige, pour être senti, de l'étude, de la réflexion, des connaissances, des discussions, qu'il ne convient qu'aux hommes sages qui sont instruits et qui savent raisonner.

« Le second caractère est dans celui des hommes choisis de Dieu pour annoncer sa parole; leur sainteté, leur véacité, leur justice, leurs mœurs pures et sans tache, leurs vertus inaccessibles aux passions humaines, sont, avec les qualités de l'entendement, la raison, l'esprit, le savoir, la prudence, autant d'indices respectables, dont la réunion, quand rien ne s'y dément, forme une preuve complète en leur faveur et dit qu'ils sont plus que des hommes. Ceci est le signe qui frappe par préférence les gens bons et droits qui voient la vérité partout où ils voient la justice, et n'entendent la voix de Dieu que dans la bouche de la vertu.

« Le troisième caractère des envoyés de Dieu est une émanation de la puissance divine qui peut interrompre et changer le cours de la nature à la volonté de ceux qui reçoivent cette

« émanation. Ce caractère est, sans contredit, le plus brillant des trois, le plus frappant, le plus prompt à sauter aux yeux, celui qui, se marquant par un effet subit et sensible, semble exiger le moins d'examen et de discussion: par là ce caractère est aussi celui qui saisit spécialement le peuple, incapable de raisonnements suivis, d'observations lentes et sûres, et en toute chose esclave de ses sens.

« Il est clair que quand tous ces signes se trouvent réunis, c'en est assez pour persuader tous les hommes, les sages, les bons, et le peuple; tous, excepté les fous incapables de raison, et les méchants qui ne veulent être convaincus de rien. Ces caractères sont des preuves de l'autorité de ceux en qui ils résident; ce sont les raisons sur lesquelles on est obligé de les croire. Quand tout cela est fait, la vérité de leur mission est établie; ils peuvent alors agir avec droit et puissance, en qualité d'envoyés de Dieu (1). »

Recherchons maintenant si le Christianisme présente tous les caractères d'une religion révélée, tels que Jean-Jacques Rousseau les exige.

Première preuve de la divinité du Christianisme.

Une des preuves de la divinité du Christianisme, c'est la liaison intime et frappante qui se trouve entre les trois époques de la révélation. Celle que Dieu avait donnée aux premiers hommes, dès le commencement du monde, était destinée à fonder la société naturelle et domestique; elle convenait à des familles naissantes, et qui ne pouvaient encore former des peuplades considérables. La seconde, de laquelle Moïse fut l'organe et l'apôtre, tendait évidemment à établir une société nationale entre les descendants d'Abraham, à fonder sur une même base la religion et les lois; législation remarquable que Dieu plaça exprès dans le centre de l'univers connu, et comme un flambeau pour éclairer tous les peuples et les amener à la recherche et à la connaissance du vrai Dieu. La troisième révélation fut appor-

(1) 3^e lettre de la Montagne.

tée au monde par Jésus-Christ, lorsque les nations se trouvèrent suffisamment policées pour former entre elles une société religieuse universelle : et le Christ a dévoilé le dessein de Dieu, lorsqu'il a ordonné à ses apôtres d'enseigner toutes les nations. L'une de ces révélations a préparé l'autre; et Dieu faisant marcher l'ouvrage de la grâce du même pas que celui de la nature, toutes ont été analogues à l'état dans lequel se trouvait le genre humain.

Deuxième preuve.

Les prophéties qui ont annoncé avec une précision si remarquable la venue du Messie, fournissent une preuve non moins évidente de la divinité du Christianisme. C'est encore une chaîne qui commence à Adam, traverse quarante siècles et se termine à Jésus-Christ. La clarté de ces prophéties va toujours en augmentant, à mesure que les événements approchent, et leur sens se développe enfin par leur accomplissement. L'une n'a pu servir de modèle à l'autre; car toutes annoncent des événements que Dieu seul pouvait opérer.

Il est important de faire remarquer ici ce qui se passait dans le monde quelque temps avant l'arrivée du Messie, dont on retrouve partout la croyance. L'attente générale d'un homme extraordinaire préoccupait alors tous les esprits. Au milieu du triomphe des belles-lettres et des beaux-arts, nous dit l'histoire, une immense préoccupation s'emparait de tous les esprits; un malaise contagieux gagnait tous les cœurs; chacun était possédé d'une ardente curiosité de l'avenir. Des bruits mystérieux sortaient des villes, circulaient dans les hameaux. On assiégeait les astrologues; les jeunes hommes interrogeaient les vieillards; on fatiguait les oracles. Les poésies silyllines étaient exhumées; on citait les traditions cuméennes et judaïques; elles annonçaient un roi qui sortirait de l'est de la Judée pour gouverner l'univers; et ces rumeurs, qui de toutes parts sourdaient dans l'empire, arrivaient des quatre vents aux barbares. Sous la hutte du Dace comme aux jardins d'Académie, sous la tente de l'arabe ainsi qu'aux marais du Batave, chacun en son idiome s'enquê-

rait du siècle nouveau. Le docte Whiston a constaté d'une manière irréfutable cette recherche générale des prédictions. « On ne saurait croire, dit le savant commentateur Heyne, à quel point, en ce temps, les hommes de tous les pays du monde étaient préoccupés de prophéties, et en avaient l'esprit frappé. » Les historiens païens, Tacite et Suétone, l'attestent formellement. Dans l'Orient, il était dit qu'une étoile merveilleuse conduirait les sages vers le lieu où devait naître l'enfant. Un empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles, chargea ses émissaires de mettre à mort cet enfant, s'ils venaient à le découvrir. Il ne voyait, lui, qu'un conquérant d'empires dans le roi annoncé, et il avait peur. Les cités, les cabanes frémissaient, impatientes du jour annoncé; jamais on n'avait oui de telles espérances, vu de telles agitations; et, tandis que la savante Athènes élevait un autel à ce dieu inconnu, dans son lyrique transport, Virgile s'écriait : « Voyez le monde chancelant sous le poids de sa voûte; les terres, les vastes mers, comme tout se réjouit du siècle qui va naître... L'enfant gouvernera l'orbe pacifié... le serpent périra..... »

Troisième preuve.

Une autre preuve encore plus frappante de la divinité de la révélation chrétienne est le caractère auguste de Jésus-Christ, l'héroïsme de ses vertus, l'éclat de ses miracles, et l'exacte précision de ses prophéties. En effet, le Fils de Dieu a montré, dans toutes les circonstances de sa vie, une sagesse, une sainteté, un courage supérieur à l'humanité, et qui ne pouvaient se trouver que dans un Dieu fait homme. Il n'avait à l'extérieur ni le crédit des prêtres égyptiens, ni la considération dont jouissait Confucius, ni la politique des philosophes indiens, ni l'ascendant de Pythagore, ni l'autorité de Numa; mais il n'a eu non plus ni la férocité ambitieuse de Zoroastre, ni la voluptueuse brutalité de Mahomet. Son pouvoir était divin : il a persuadé par ses vertus, par ses miracles, par ses souffrances. Populaire, affable, indulgent, miséricordieux, charitable, ami des pauvres et des igno-

rants; simple dans sa conduite et dans ses leçons, il n'affectait point une éloquence fastueuse, ni un rigorisme outré, ni des mœurs austères, ni un air réservé et mystérieux : c'est que sa mission n'avait d'autre but que la gloire de Dieu son Père, la sanctification des hommes, le salut et le bonheur du genre humain. Patient jusqu'à l'héroïsme, modeste et tranquille dans les souffrances, il les a supportées sans faiblesse et sans ostentation, et il est mort en demandant grâce pour ses accusateurs, pour ses juges et pour ses bourreaux. Le monde avait déjà vu des justes persécutés et souffrants, il n'en avait vu aucun bénir Dieu dans les supplices et offrir son sang pour l'expiation des iniquités de la terre.

Les miracles de Jésus-Christ prouvent également la divinité de sa mission, non-seulement par leur merveilleux éclat, mais encore par leurs effets bienfaisants : ils furent tous des œuvres de charité. Le Fils de Dieu n'a voulu user de son pouvoir divin que pour guérir des malades, nourrir des pauvres, consoler des affligés, ressusciter des morts tendrement aimés; et il a opéré ces prodiges sans intérêt, sans vanité, sans affectation; il a même refusé d'en faire, soit pour contenter la curiosité, soit pour punir ses ennemis : on les obtenait de lui par les prières, par la confiance, par la docilité.

Nous ne trouvons point ces caractères dans les prodiges fabuleux qu'une aveugle crédulité attribue à des imposteurs. Ceux-ci n'aboutissaient qu'à étonner ou à corrompre les hommes; ceux du Sauveur étaient destinés à les éclairer et à les sanctifier.

Doué du don de prophétie, Jésus-Christ l'a fait éclater, non-seulement en développant le sens des anciens oracles, et en montrant leur accomplissement dans sa personne, mais en prédisant ce qui devait lui arriver à lui-même, et ce qui devait survenir après sa mort dans l'établissement de son Église.

Quatrième preuve.

La prédication des apôtres et les circonstances dont elle a été accompagnée, leurs qualités personnelles, la certitude de leur

témoignage, les obstacles qu'ils eurent à vaincre, la continuité de leurs succès, la mort qu'ils ont subie pour attester la vérité des faits qu'ils annonçaient, la manière dont le Christianisme a été attaqué et la manière dont il a été défendu, les révolutions arrivées dans la suite des siècles, qui semblaient devoir l'anéantir, et qui dans le fait ont contribué à sa propagation; en un mot, l'établissement du Christianisme est une des preuves les plus sensibles de sa divinité; car non-seulement le Christianisme n'a dû sa rapide et étonnante propagation à aucun principe humain, mais, au contraire, tous les principes humains qui peuvent concourir au succès d'une entreprise se sont opposés au progrès du Christianisme. L'histoire attestant la vérité de ces deux propositions, l'on est forcé de reconnaître la divinité du Christianisme, et de regarder son établissement comme l'ouvrage de Dieu.

En effet, cet établissement de l'Église, commencé par les miracles de son fondateur, a été cimenté par ceux de ses disciples et affirmé par ceux des saints. Une religion telle que le Christianisme ne pouvait réunir par un autre moyen des peuples si divisés par leurs mœurs, leurs idées, leurs prétentions, leur orgueil national. Indépendamment des préjugés anciens, sacrés, universels, auxquels le monde entier était asservi, il y avait des philosophes : plusieurs ont été convertis. Ces hommes, si prévenus de leur propre mérite, n'ont pas coutume de céder aux raisonnements; ils ont donc été persuadés par des miracles. Que les juifs aient consenti à fraterniser avec des païens; que ceux-ci aient pris des juifs pour maîtres; que l'Asie ait été changée par des pécheurs, la Grèce instruite par des ignorants, Rome subjuguée par des pauvres, les barbares, apprivoisés par des saints, ou ce sont là des miracles, ou il en a fallu pour opérer de tels phénomènes.

Considéré en lui-même, et sans rapport aux prédictions soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, dit Duvoisin (1), l'établissement du Christianisme est un phénomène qu'on ne peut expliquer sans les miracles de l'Évangile, ou sans recourir à la

(1) *Démonstration évangélique*, ch. viii.

puissance de celui qui dispose de l'esprit et du cœur de l'homme comme il veut. Chercherons-nous les causes naturelles de cette révolution, ou dans la nature même de la doctrine chrétienne, ou dans les qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ou dans les dispositions et les préjugés des peuples à qui elle était annoncée, ou dans l'ignorance, la crédulité et les besoins des premiers chrétiens, ou enfin dans l'influence du gouvernement?

1^o La doctrine chrétienne n'avait rien qui pût lui promettre un pareil succès. Il est vrai que, par la sublimité de ses dogmes et par la pureté de sa morale, le Christianisme l'emportait infiniment sur les religions dominantes. Mais ces dogmes sublimes n'étaient nullement à la portée du peuple; et les philosophes ne pouvaient qu'être révoltés de ces mystères qui confondaient tout leur savoir, et ne s'accordaient avec les principes d'aucune secte. Parce qu'ils n'étaient pas idolâtres, les chrétiens furent longtemps regardés comme des athées. On porta la haine et la prévention jusqu'à les accuser de commettre dans leurs assemblées les crimes les plus abominables.

La morale évangélique était trop sévère pour un siècle où régnait la corruption la plus effrénée. Elle ne devait, tout au plus, être goûtée que du petit nombre d'hommes raisonnables et vertueux qui ne font secte nulle part. Le gouvernement ne vit pas l'avantage qu'il pouvait en retirer pour les mœurs publiques. Jamais il ne se donna la peine de l'examiner. Les princes, les magistrats, les philosophes, ne la connurent pas mieux que le vulgaire. Marc-Aurèle lui-même, stoïcien inconséquent, persécuta le Christianisme; et dans ses *Réflexions morales* il lui fait un crime de la constance qu'il inspire au milieu des tourments. Tous les préjugés de l'éducation, de l'habitude et de la politique, conspiraient contre la nouvelle religion; et si aujourd'hui que les préjugés n'existent plus, ou plutôt qu'ils existent en faveur du Christianisme, nous voyons au milieu de nous un si grand nombre d'incrédules, pourquoi supposeriez-vous que les apôtres n'ont eu besoin que de proposer leur doctrine pour s'attacher une multitude innombrable de prosélytes?

N'oublions pas une autre considération, bien importante parce

qu'elle prouve que l'on ne doit établir aucune parité entre le Christianisme et les fausses religions. Toutes les religions, excepté celle de Moïse qui fait partie du Christianisme, sont fondées, ou sur des miracles clandestins, ou sur de vieilles traditions également inaccessibles à la critique, également propres à nourrir l'enthousiasme et la crédulité. Mais le Christianisme, au moment de son origine, n'était que l'histoire de ce qui venait de se passer en Judée, sous les yeux de toute la nation, et l'on voit d'abord que l'examen d'une histoire si publique et si récente donnait moins de prise à l'erreur que les opinions spéculatives ou traditionnelles des fausses religions.

2^o Par qui la religion chrétienne a-t-elle été annoncée? Jésus venait d'expirer sur une croix, et il semblait que sa religion dût finir avec lui. Mais il avait ordonné à douze de ses disciples de la prêcher dans la Judée et dans tout l'univers. Comment osait-il compter sur leur obéissance posthume? quel empire espérait-il conserver sur des esprits découragés et désabusés par sa mort? Et puis, vit-on jamais un chef de parti choisir plus mal ses coopérateurs?

Ce n'était pas trop, pour une pareille entreprise, que la réunion de toutes les qualités qui peuvent imposer aux hommes, les éblouir ou les subjuguier. La conquête du monde, la création d'une monarchie universelle sur les esprits, n'était pas quelque chose de si facile que l'on dût en abandonner le soin à des hommes vulgaires. Cependant c'est à douze misérables pécheurs, sans lumières, sans courage, sans élévation, que Jésus confia l'exécution de ses vastes desseins. Allez, leur dit-il, instruisez toutes les nations, et soumettez-les à ma loi. Quoi! les juifs qui l'ont crucifié! les grecs, si fiers de leur philosophie! les romains, qui croient devoir à leurs dieux l'empire du monde! tous ces peuples dont ils ne connaissent ni le pays, ni les mœurs, ni la langue! Quel étrange commandement! quelle mission! quels ministres! Cependant les apôtres ont obéi, et ils ont vu la doctrine de leur maître établie dans toutes les provinces de l'empire romain.

3^o Attribuera-t-on le succès des apôtres aux dispositions favorables qu'ils trouvèrent dans les esprits? Dira-t-on que les juifs

et les païens étaient préparés à recevoir la doctrine chrétienne ?

Ce serait une erreur manifeste. Pour ce qui est des juifs, il est certain que jamais ils ne se montrèrent plus attachés à la religion de Moïse, qu'à l'époque de la prédication des apôtres. On en trouvera la preuve dans tous les livres du Nouveau Testament, et dans l'histoire de Josèphe. Il est encore certain que les juifs regardaient le Christianisme comme un culte incompatible avec celui de Moïse. Ce fut le zèle du peuple pour la loi qui fournit aux ennemis de Jésus le prétexte de sa condamnation. Les apôtres eux-mêmes ne furent jamais accusés d'autre crime que de blasphémer contre le temple, et de vouloir détruire l'ancienne religion. Les préjugés superstitieux du peuple, la politique des magistrats, l'intérêt des prêtres, l'honneur de la nation, tout s'élevait contre la nouvelle doctrine.

Les juifs devaient haïr le Christianisme, les païens devaient le mépriser. Une religion née dans un pays décrié parmi toutes les nations éclairées, comme le berceau d'une superstition triste, absurde et odieuse au genre humain (1); une religion proscrite dans le lieu même de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur, annoncée par des hommes dépourvus de tout ce qui peut inspirer la confiance; une religion austère dans ses préceptes, incompréhensible dans ses dogmes, et qui offrait à ses sectateurs un Dieu crucifié pour objet de culte et de modèle: le Christianisme, en un mot, était peu propre à s'attirer l'attention des grecs et des romains. Ces peuples dédaigneux et corrompus n'étaient pas disposés à quitter des superstitions anciennes et domestiques, qui flattaient leur imagination, les sens, les passions, la vanité nationale, pour un culte étranger qui ne respirait que la pauvreté, les humiliations et la fuite des plaisirs.

Mais, disent les incrédules, lorsque le Christianisme s'annonça dans le monde, l'idolâtrie était tombée dans le plus grand discredit. Les philosophes, les orateurs, les poètes s'en moquaient ouvertement. Il ne faut donc pas s'étonner que ces esprits faibles, qui ne peuvent se passer d'une religion, aient accueilli le

(1) Tacite.

Christianisme, à qui d'ailleurs la pureté de sa morale et la régularité exemplaire de ses premiers disciples donnaient tant d'avantage sur le culte idolâtre.

Au temps de Jésus-Christ et des apôtres, l'idolâtrie était la religion de l'empire romain. Ses fêtes, ses pontifes, ses augures, toutes les observances de son culte faisaient partie de l'ordre public. Les anciennes lois, qui défendaient sous les peines les plus sévères l'introduction des cultes étrangers, étaient en pleine vigueur; Tibère venait de les renouveler contre les juifs. Quelle que fût l'opinion des philosophes et des gens de lettres, le peuple n'était point désabusé. S'il y avait des esprits qui affectaient de se mettre au-dessus des préjugés populaires, leur prétendue sagesse ne les menait guère qu'à l'athéisme ou à une indifférence totale en matière de religion. Rien n'annonçait que l'idolâtrie dût tomber d'elle-même; elle se soutint encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, malgré la rigueur de leurs édits. Les progrès de la philosophie et des lumières n'ont eu aucune part à la chute du paganisme! Au contraire, ce sont les philosophes, c'est un Porphyre, un Jamblique, un Libanius, un Julien, qui s'en déclarent les défenseurs, lorsqu'il est près de succomber aux attaques du Christianisme.

Mais quand on supposerait, contre toute raison, que dans les circonstances où se trouvaient les apôtres, il ne devait pas leur paraître impossible de renverser l'idolâtrie, il reste à expliquer ce qu'il y avait de plus difficile dans leur entreprise, l'établissement de leur propre religion. Le culte populaire aboli, il devait arriver naturellement que les gens éclairés et vertueux se fissent une religion philosophique et raisonnable, tandis que la foule se serait précipitée dans l'impiété ou dans de nouvelles superstitions. L'abjuration de l'idolâtrie ne conduisait pas nécessairement à la profession du Christianisme: elle en éloignait bien plutôt tous ceux qui voulaient secouer le joug de la religion. Et pour ce qui était du petit nombre des bons esprits capables de goûter l'excellence de la morale chrétienne, il leur était facile de se l'approprier, en la transportant dans leur philosophie, comme ont fait Épictète et les empereurs Marc-Aurèle et Julien.

Le Christianisme était prêché en même temps aux juifs et aux gentils. S'il n'eût trouvé de sectateurs que parmi les juifs, on ne manquerait pas de rejeter ce succès sur l'ignorance, la crédulité, la superstition, si souvent reprochées à cette nation par les écrivains profanes. S'il n'eût été embrassé que par des grecs et des romains, on pourrait se défier d'une opinion qui se serait formée loin du théâtre des événements, mais que répondre au suffrage réuni des compatriotes et des étrangers ?

4^e L'opinion des premiers fidèles, dit l'incrédule, mérite peu de considération. Le Christianisme, dans son origine, n'a trouvé de sectateurs que dans le petit peuple préparé à la séduction, non-seulement par son ignorance et sa crédulité, mais encore par son infortune et par les espérances, les consolations, les aumônes que lui offrait une religion bienfaisante, amie des pauvres et des malheureux.

Il est vrai que les apôtres comptaient un plus grand nombre de prosélytes dans la classe du peuple que parmi les riches et les savants. Saint Paul lui-même en fait la remarque dans plusieurs de ses épîtres. Mais, loin de former un préjugé contre le Christianisme, la facilité et l'empressement avec lequel ce grand nombre de pauvres et d'ignorants l'ont embrassé, prouvent plutôt, que pour y croire, il ne fallait que de la simplicité et de la bonne foi. S'il s'agissait d'une doctrine fondée sur le raisonnement ou sur des recherches savantes et difficiles, l'opinion du peuple ne serait d'aucun poids. Mais lorsqu'il est question de faits éclatants et notoires qui ne demandent que des yeux et des oreilles, l'homme simple et ignorant peut juger aussi bien que le philosophe : et s'il se montre plus disposé à croire, c'est qu'il ne s'étudie pas à combattre, par de vaines subtilités, l'impression naturelle que fait sur son esprit le rapport de ses sens.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Église chrétienne, dans ces premiers temps, ne fût composée que d'ignorants et de misérables de la lie du peuple. Le contraire est prouvé par les épîtres même de saint Paul, où nous trouvons des préceptes et des conseils pour toutes les conditions, pour les maîtres comme pour les esclaves, pour les riches comme pour les pauvres, pour

ceux qui s'adonnaient à l'étude de la loi ou de la philosophie, aussi bien que pour ceux qui vivaient du travail de leurs mains.

Parmi les disciples de Jésus, l'histoire évangélique nomme un Nicodème, *prince des juifs*; un Joseph d'Arimatee, *noble décurion*, ou, comme porte le texte grec, *noble sénateur*; un Zachée, *homme riche et chef des publicains*; un Haire, *prince de la synagogue*, et plusieurs autres d'un rang distingué. Nous lisons dans le livre des Actes, que dès le commencement de la prédication des apôtres, un grand nombre de prêtres, *multa turba sacerdotum*, et même plusieurs pharisiens obéissaient à la foi. Le centenier Corneille, l'eunuque de la reine Candace, le proconsul Paul, Denys l'aréopagite, étaient des personnages considérables. A Thessalonique, les premiers qui embrassèrent la foi tenaient un rang distingué dans la ville, et ils ne se rendirent qu'après avoir comparé l'enseignement des apôtres avec la doctrine des Écritures (1). Parmi les éphésiens qui crurent à la prédication de saint Paul, il y avait des hommes lettrés, puisque plusieurs apportèrent des livres impies ou superstitieux et en brûlèrent pour une somme considérable.

Le consul Flavius Clément et Domitilla, son épouse, tous deux parents de Domitien, périrent dans la persécution allumée par cet empereur. Pline atteste qu'il y avait en Bithynie des chrétiens de tout rang et de toutes conditions, *omnis ordinis*. Tertulien avertit Scapula, proconsul d'Afrique, que parmi les chrétiens qu'il veut immoler, il trouvera des sénateurs, des femmes de la plus haute naissance, les parents de ses amis. Dans un de ses rescrits, l'empereur Valérien reconnaît que des sénateurs et des femmes du premier rang ont embrassé le Christianisme.

Les monuments qui nous restent des deux premiers siècles de l'Église, les lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace, de saint Polycarpe; les écrits d'Hermès, de saint Justin, d'Athénagore, sans parler de Quadratus, d'Aristide, de Mélion et d'une infinité d'autres dont les ouvrages ont péri, font assez voir que

(1) Actes des apôtres, ch. xvii.

le Christianisme, dans son origine, n'était pas réduit à une multitude ignorante et imbécile.

Dans le troisième siècle, lorsque la preuve des faits évangéliques conservait encore tout son éclat, et que les monuments originaux étaient entre les mains de tout le monde. les hommes les plus savants, les plus beaux génies, un Tertullien, un Origène, un Ammonius d'Alexandrie, Jules africain, saint Cyprien, Lactance, Eusèbe de Césarée, consacrent leurs veilles à l'étude et à la défense du Christianisme. Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, la religion de l'Évangile, dédaignée par le bel esprit, le demi-savoir et le libertinage, a constamment obtenu l'hommage de tout ce qu'il y a eu de plus célèbre par le génie, par les lumières et par les vertus.

Comment l'incrédule osera-t-il compter, parmi les moyens de séduction, les espérances, les consolations, et jusqu'aux aumônes que le Christianisme offrait à ses prosélytes ?

Les espérances et les consolations de la foi chrétienne n'étaient pas de nature à éblouir la multitude; elles ne pouvaient faire quelque impression que sur des âmes vertueuses, fortement déterminées à sacrifier tous les intérêts du monde et des passions, au désir du salut éternel. Que le peuple se laisse prendre à l'appât de la licence et de l'impunité, c'est une chose naturelle et trop ordinaire; mais que, sans motif, sans examen, malgré tous ses préjugés, il embrasse une doctrine qui oblige à la vertu la plus austère, qui ne lui présente aucun avantage temporel, et l'expose à de nouvelles peines et à de nouveaux dangers, c'est un genre de séduction dont il n'y avait pas encore eu d'exemple.

Les aumônes, si souvent recommandées dans les épîtres de saint Paul, étaient un bien faible dédommagement pour la gêne et les périls inséparables alors de la profession du Christianisme, il s'en fallait de beaucoup qu'elles pussent suffire aux besoins de tous les convertis, et certainement elles n'étaient pas destinées à nourrir l'oisiveté. Car saint Paul fait une loi rigoureuse du travail, en disant que celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Quelle injustice, quel travers d'esprit de chercher un

argument contre le Christianisme dans une institution où l'on ne devrait qu'admirer le désintéressement et la charité qu'il inspire! Quelle inconséquence, de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction, quand on prétend que l'Église n'était alors composée que de misérables! Était-ce les juifs ou les païens qui en faisaient les fonds? Et si c'étaient les chrétiens, comme il faut bien le supposer, par quel motif ces hommes opulents avaient-ils été gagnés à la religion ?

Enfin attribuera-t-on les progrès du Christianisme à l'influence du gouvernement, à la protection des empereurs? Mais au contraire, le Christianisme s'est établi dans toutes les parties du monde connu, sans aucun secours humain, et malgré tous les efforts de la puissance civile. En effet, depuis sa naissance jusqu'au temps de Constantin, le Christianisme n'a presque jamais cessé d'être en butte aux plus violentes persécutions. A Jérusalem les apôtres sont emprisonnés, battus de verges ou mis à mort. Partout où ils portent leurs pas, les juifs les poursuivent, les accusent devant les tribunaux, ou soulèvent le peuple contre eux. Néron rejette sur les chrétiens l'incendie de Rome, et les fait expirer dans des supplices affreux; Domitien, Trajan, Sévère, Decius, Valérien, Aurélien, Dioclétien et ses collègues publient des édits sanguinaires contre le Christianisme; les gouverneurs des provinces ajoutent à la cruauté des lois impériales. Dans toute l'étendue de l'empire, une populace superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des chrétiens; leurs tourments font partie des spectacles et des jeux publics. L'histoire ecclésiastique compte dix persécutions générales ordonnées par des édits; mais lors même que les empereurs semblaient accorder quelque répit aux chrétiens, il s'élevait des persécutions locales, autorisées en quelque sorte par les anciennes lois qui défendaient d'introduire de nouvelles religions.

Que dans les légendes apocryphes du moyen âge, on ait exagéré le nombre des martyrs, je le veux bien, mais à s'en tenir aux monuments originaux, aux écrits contemporains d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, d'un Lactance, d'un Eusèbe de Césarée, aux actes authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous, aux

témoignages même des auteurs profanes, de Tacite, de Pline, de Dion, du juriconsulte Ulpien, de l'empereur Marc-Aurèle, on ne peut calculer combien de milliers de victimes ont péri dans cette guerre de trois cents ans, où les chrétiens ne montrèrent de courage que pour aller au-devant de la mort ou pour la recevoir. Tel était le danger qui menaçait continuellement les sectateurs de la nouvelle religion, que les païens, par une dérision barbare, les appelaient hommes de roue, hommes de bûcher, *Semacii, Sarmentii*.

C'est donc un fait incontestable que la foi s'est étendue et affermie au milieu des persécutions, et que le sang des martyrs, comme dit Tertullien, est devenu une semence féconde.

Concluons donc que le Christianisme n'a dû ses premiers succès ni à la nature de sa doctrine, ni aux qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ni aux dispositions et aux préjugés de ceux qui l'ont reçu, ni enfin à l'influence du gouvernement. Si, en raisonnant dans l'hypothèse de la fausseté du christianisme, nous cherchons à expliquer le phénomène singulier de son établissement et de ses progrès avant le règne de Constantin, nous ne découvrons aucune proportion entre les moyens et la fin, entre la faiblesse des causes et la grandeur de l'effet. Tout ce qui se passe, dans cette hypothèse, nous paraît en contradiction avec les principes connus de l'ordre moral. Nous ne concevons ni la conduite des premiers docteurs de l'évangile, ni celle de leurs prosélytes, ni celle de leurs adversaires; tous agissent constamment contre la pente de toutes les affections humaines, et la conversion du monde devient pour nous une sorte de prodige plus incroyable que tous les prodiges de l'histoire évangélique.

Mais dans l'hypothèse de la vérité du Christianisme toutes les difficultés s'aplanissent, toutes les invraisemblances disparaissent. Sans parler de l'action toute-puissante de celui qui plie à son gré les cœurs et les esprits, et dont la grâce fécondait la parole de ses envoyés, le Christianisme renfermait en lui-même les causes et la raison suffisantes de ses conquêtes sur le Judaïsme et l'idolâtrie; la conversion du monde serait un prodige inexplica-

ble si elle n'avait eu pour motifs les prodiges consignés dans les annales de l'Église.

Ici se présente trois choses incroyables qui cependant ont eu lieu, dit saint Augustin. « Il est incroyable que le Christ soit ressuscité dans sa chair, et qu'il soit monté au ciel avec cette même chair; il est incroyable que le monde ait pu croire une chose si incroyable; il est incroyable que ce soit un petit nombre d'hommes ignorants et de la lie du peuple qui aient persuadé ce fait si incroyable à l'univers et même aux savants. De ces trois choses incroyables, ceux qui disputent contre nous refusent de croire la première; ils voient la seconde de leurs yeux, et ils ne peuvent dire comment elle s'est faite, à moins d'admettre la troisième.

« La résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel avec la chair dans laquelle il est ressuscité, sont publiées et crues dans le monde entier; si elle n'est pas croyable, pourquoi tout l'univers le croit-il? si un grand nombre de savants et d'hommes distingués s'étaient donnés pour témoins de ce prodige, il serait moins étonnant que le monde les en eût crus, et nous ne voyons pas pourquoi l'on refuserait aujourd'hui de les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un si petit nombre d'hommes obscurs et ignorants, comment se trouve-t-il encore des entêtés qui ne veulent pas croire ce qu'a cru le monde entier? Celui qui, pour croire, demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige monstrueux, puisqu'il résiste seul à la foi de l'univers. Si l'on ne veut pas croire que les apôtres eux-mêmes aient opéré des miracles en preuve de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, ce sera pour nous un assez grand miracle que toute la terre ait cru sans miracle (1). »

Cinquième preuve.

La divinité du Christianisme se prouve encore par le témoignage que les martyrs ont rendu à la vérité des faits sur lesquels

(1) *De civitate Dei*, lib. XXI, cap. 25.

cette religion est fondée; témoignage confirmé par les attaques même des philosophes, par les aveux forcés des hérétiques et par la conduite des apostats.

Il n'est pas étonnant qu'une religion établie par des moyens évidemment surnaturels, ait inspiré aux martyrs le courage de mourir pour elle. Ainsi, les disciples de Jésus-Christ, témoins oculaires de ses miracles, les premiers martyrs qui avaient vu ceux des apôtres, les chrétiens des siècles suivants qui ne pouvaient en douter, en subissant la mort pour une religion à laquelle ces faits servaient de base, en ont scellé de leur sang la réalité. Jamais on n'a pu citer l'exemple d'un homme qui se soit livré au supplice pour attester la vérité des faits faux et controuvés, ou incertains, dont il n'avait aucune preuve. L'on peut alléguer sans doute des entetés morts pour des opinions fausses dont ils étaient infatués, et desquelles ils ne voulaient pas se départir; mais on n'en connaît point qui aient bravé les tourments pour soutenir des faits dont ils n'étaient pas convaincus. Rien n'est plus aisé que de se tromper sur des opinions; mais il est impossible de se faire illusion sur des faits dont les sens sont juges compétents et irrécusables. On peut prendre pour des miracles des faits qui sont seulement étonnants et merveilleux; mais ceux de l'Évangile sont de telle nature, que le surnaturel en est aussi palpable aux ignorants qu'aux philosophes.

« L'Évangile, dit l'incrédule Bayle, prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu (1). »

« De tous les miracles dont Dieu honorait la foi des apôtres et des martyrs, dit Rousseau, le plus frappant fut la sainteté de leur vie. L'histoire des premiers temps du Christianisme est un prodige continuel. »

(1) *Dictionnaire historique et critique*, au mot MANOÏER, remarque G.

Sixième preuve.

Des dogmes sublimes, une morale sainte, un culte majestueux et pur, une discipline sévère, sont encore des preuves de la divinité du Christianisme : toutes les parties de cette religion se soutiennent par un concert admirable et se servent mutuellement d'appui.

Vainement on chercherait une religion utile, belle, sainte et raisonnable chez les nations les plus célèbres de l'univers. Égyptiens, chinois, indiens, perses, grecs, romains, arabes, peuples anciens ou modernes, du nord ou du midi, barbares ou policés, ignorants ou philosophes, tous ont donné dans le même écueil, l'idolâtrie. Dès qu'ils ont perdu de vue la révélation primitive et les leçons de nos premiers pères, un aveuglement général les a saisis; et il s'est augmenté à mesure que les nations se civilisaient et s'éclairaient. Les progrès qu'elles ont fait n'ont servi qu'à rendre leurs erreurs plus incurables.

La sagesse, la sainteté et la sublimité de la doctrine évangélique en prouvent donc la divinité. Laissons parler Jean-Jacques Rousseau; ses éloges ne sauraient être suspects. « L'Évangile, dit-il, ce livre divin, le seul nécessaire à un chrétien; et le plus utile à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé en si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

« Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes ? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce bien là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses

discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper !

« Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice ; Léonidas était mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte était sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre ; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les citoyens. La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont celle d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

« Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plai-

« sir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté, sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si frappants, si parfaitement immuables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (1).

Septième preuve.

Lorsque Dieu a daigné révéler le Christianisme aux hommes, il lui a donné pour principaux caractères essentiels de divinité, l'unité, l'immutabilité et l'universalité. L'enseignement vivant et public de l'Église catholique est, en effet, le même pour les savants et pour les ignorants, pour les peuples barbares et pour ceux qui sont policés ; toutes les autres religions, soit anciennes, soit modernes, sont appropriées au climat, aux usages et aux mœurs de chaque nation. La religion chrétienne, seule, n'a pas plus de relation avec une partie du monde qu'avec l'autre ; c'est ce qui prouve sa catholicité ou son universalité.

L'unité de l'Église catholique, sceau visible de son immutabilité et de son indéfectibilité, se prouve par l'uniformité générale et constante de la doctrine évangélique qui règne depuis les apôtres jusqu'à nos jours, dans toutes les sociétés chrétiennes qu'ils ont fondées ; dans le corps des pasteurs, comme dans celui des fidèles ; et cette unité de foi et de communion est attestée dans tous les siècles par les Pères, par les conciles, par les liturgies, par les confessions de foi, par les auteurs ecclésiastiques et par le sang même des martyrs.

En vain, pour justifier leur révolte contre l'Église, les réformateurs et leurs disciples ont osé prétendre que le Christianisme avait varié dans sa doctrine, qu'il enseignait aujourd'hui des

(1) *Esprit et maximes.*

dogmes inconnus du temps des apôtres, qu'il était tombé dans l'erreur, dans l'idolâtrie même, et qu'il n'était plus, en un mot, la véritable religion de Jésus-Christ. Mais le témoignage de toute l'Église catholique, sa croyance pendant dix-huit siècles sont là pour donner un démenti aux protestants; et si nous pouvions exposer ici seulement quelle a été la doctrine des catholiques, depuis Jésus-Christ et les apôtres, touchant le dogme de la présence réelle, l'erreur convaincue d'imposture, ou jeterait entièrement le masque, ou se cacherait de honte.

Huitième preuve.

La divinité de l'Évangile est encore prouvée par la révolution que le Christianisme a opérée dans les mœurs et la civilisation de tous les peuples qui l'ont embrassé; phénomène attesté par la différence que nous remarquons entre les nations chrétiennes et celles qui ne le sont pas. La police, la décence, la douceur de la société, la modération du gouvernement, la liberté civile, la culture des sciences et des arts, l'humanité, en un mot, ne se trouvent que dans les lieux où Jésus-Christ est adoré. Il y est survenu, comme ailleurs, de grandes, de funestes révolutions politiques; mais la religion les a insensiblement réparées. Dans les autres contrées de l'univers, les maux paraissent incurables; le laps des siècles n'a servi qu'à les redoubler; le genre humain y paraît aussi peu policé qu'il l'était il y a quatre mille ans. Philosophes, voilà de quoi exercer votre zèle; c'est là qu'il faudrait porter vos plans de législation. Les peuples qui ont cessé d'être chrétiens sont retombés dans la barbarie; les sauvages qui ont embrassé le Christianisme se sont rapidement civilisés, et les nations qui ont eu le bonheur d'y persévérer ont augmenté leurs avantages.

Nuvième preuve.

Une preuve non moins frappante que les précédentes de la vérité du Christianisme, est la chaîne des erreurs qu'il faut parcourir, dès qu'on s'écarte du chemin qu'il trace à l'homme et

dés vérités qu'il lui enseigne. Ceux qui refusent de subir le joug de sa foi passent rapidement de l'hérésie au Socinianisme et au Déisme, du Déisme à l'Athéisme et au Matérialisme, pour aboutir enfin au Pyrrhonisme le plus absolu. Cette progression est inévitable à tout homme qui se pique de raisonner conséquemment.

Ainsi, lorsque Luther, pour détruire l'usage des indulgences, se prit à dogmatiser contre la foi catholique, il lui fallut attaquer l'autorité de l'Église chrétienne, rejeter la tradition sur laquelle elle se fonde, et ne plus admettre d'autre règle de foi que l'Écriture-Sainte entendue selon le degré de capacité et de droiture de chaque individu. On sait où cette méthode conduisit bientôt les raisonneurs. Ils nièrent la nécessité de la satisfaction et des bonnes œuvres, les effets de l'absolution sacramentelle, l'efficacité des autres sacrements, le principe de la justification, la manière dont les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués, etc. Bientôt le Socinianisme surgissant du sein de la prétendue réforme, on attaqua les mérites et la satisfaction de Jésus-Christ même, l'essence de la rédemption, et la rédemption réduite à rien a fait douter de la divinité du Rédempteur. Ainsi s'enchaînent les erreurs. Et le Socinianisme, à force de retrancher des dogmes, a dégénéré en Déisme. Depuis un siècle environ, les arguments des déistes contre la révélation ou contre la providence de Dieu dans l'ordre surnaturel, sont tournés par les athées contre cette même providence dans l'ordre naturel, et par conséquent contre l'existence de Dieu: chaîne d'égarement qui aboutit enfin au Pyrrhonisme absolu, véritables gémonies de l'intelligence. Luther et Calvin ont donc ouvert la porte à l'incrédulité qui règne de nos jours; la corruption des mœurs a fait le reste, et nous a amené la démoralisation profonde au milieu de laquelle s'est accroupie la société actuelle, n'ayant plus d'autre dieu que l'or, d'autre religion que ses passions, d'autre amour que celui de la brute.

Voilà les preuves les plus authentiques de la divinité du Christianisme. Et, puisqu'il y a un Dieu, il n'a pu permettre qu'une religion fautive portât un si grand nombre de signes de vérité;

il aurait tendu aux esprits droits et aux cœurs vertueux un piège inévitable d'erreur, car aucune autre religion ne porte les caractères indélébiles et sacrés que nous trouvons dans le Christianisme : « Oui, Seigneur, disait Richard de Saint-Victor, si, par « impossible, ma foi était une erreur, ce serait vous qui m'au-
« riez trompé, en permettant que le Christianisme fût marqué
« à des caractères où je reconnais l'empreinte de votre main
« toute-puissante. »

Et s'il s'est rencontré des hommes qui ont osé contester au Christianisme ces signes infaillibles de vérité, que l'on ne retrouve dans aucune autre religion; s'il s'en est rencontré de plus ardents et de plus furieux encore qui ont poussé la folie jusqu'à vouloir le détruire; si depuis dix-huit siècles le Christ et sa doctrine sont en butte aux attaques les plus violentes de l'impiété, c'est que, semblable à son divin Auteur, la destinée de cette religion divine est de ne jamais jouir de la paix, d'avoir toujours des ennemis à combattre; et elle en aura jusqu'à la fin des siècles. Depuis dix-huit cents ans elle triomphe : pouvons-nous douter de l'avenir en consultant le passé? De même que dans la nature la discorde des éléments entretient une harmonie et une vie constante, semble renouveler la jeunesse du monde, ainsi la religion se soutient, se réveille, se ranime par les coups que l'impiété ne cesse de lui porter. La même main qui a créé l'une a fondé l'autre; elle les gouverne de même et les perpétue par les mêmes moyens. Également admirable dans ces deux phénomènes, elle se joue de la folie des hommes, et les fait concourir à ses desseins sans qu'ils le sentent : ils servent sa providence lors même qu'ils lui insultent et blasphèment contre elle. S'il y a des siècles privilégiés pour donner ce spectacle, c'est surtout lorsque les peuples, corrompus par le luxe, amollis par la paix et l'abondance; abrutis par la volupté, enivrés de leurs prétendues connaissances, n'ont plus le courage d'être vertueux. Ils se couent le joug d'une religion qui les confond et les humilie. Jamais l'homme n'est plus ingrat que quand il régorge de biens, plus inquiet que quand il est libre de jouir du repos, plus insensé que quand il se croit au comble de la sagesse.

Mais peut-il exister sur la terre une seule religion fautive qui jouisse des caractères essentiels à la vérité, de manière à tromper invinciblement les hommes?

9^e QUESTION.

Peut-il exister sur la terre une seule religion qui jouisse des caractères essentiels à la vérité, de manière à tromper invinciblement les hommes?

Un caractère essentiel à l'erreur, c'est l'anarchie qui règne dans sa doctrine.

Caractères de l'erreur. — Parallèles des caractères du Protestantisme avec ceux du Catholicisme.

Toutes les fausses religions du monde, depuis l'idolâtrie des peuples sauvages, jusqu'à la religion des célestes houris et au Protestantisme du seizième siècle, toutes se croient plus ou moins révélées de Dieu (1), et toutes dans leur aveugle ignorance ne voient pas qu'elles portent sur le front le sceau visible de l'erreur. Toutefois, le Protestantisme seul a la haute prétention d'être une œuvre de la divine Providence, et de descendre directement de Dieu. Nous n'examinerons donc pas si toutes les religions, que le Protestantisme reconnaît avec nous et par nous comme fausses, sont ou non révélées de Dieu, nous rechercherons seulement si le Protestantisme lui-même, qui aspire à la divinité, jouit des caractères essentiels à la vérité, que nous avons déjà découverts dans le Catholicisme.

(1) Un ministre de l'Église calviniste de Nîmes, M. Frossard, a osé dire en 1837, dans son journal *L'Ami de la Famille*, p. 29, que toutes les religions du monde sont plus ou moins révélées de Dieu. Ainsi, Dieu a révélé le Mahométisme qui nie la divinité de Jésus-Christ, le Protestantisme, qui tantôt l'admet, tantôt la rejette, le Christianisme qui en fait le fondement de toute sa doctrine, l'idolâtrie avec son Dieu suprême et ses myriades de dieux intermédiaires, sans même en excepter le culte des égyptiens avec leur dieu-chou, leur dieu-carotte, leur dieu-ongnon, leur dieu-salade, leur dieu-pomme-de-terre, etc., etc., que nous donnons, chaque jour, à manger à nos cochons, à nos bœufs et à nos lapins.